

**Recherche, vulgarisation et valorisation d'actes anciens concernant
l'immigration indienne de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle,
singulièrement en Guadeloupe**

Aurélie

Bulletin courriel gratuit et irrégulier

NUMERO 29

8 juin 2018

Sommaire des numéros précédents...

<i>Aurélie</i>	N°
Liste des 93 convois d'introduction d'indiens en Guadeloupe (1854 à 1889)	1
Liste des 27 convois de rapatriement d'indiens de Guadeloupe (1861 à 1906)	2
Complément d'information sur le Sigisbert Cezard , 4 ^{ème} convoi indien arrivé en Guadeloupe	3
Complément d'information sur le Richelieu , 5 ^{ème} convoi indien arrivé en Guadeloupe	4
Complément d'information sur le Hambourg , 2 ^{ème} convoi indien arrivé en Guadeloupe	5
L'assimilation des indiens 'renonçants' à partir de 1881	6
Complément d'information sur l' Epervier , 87 ^{ème} convoi indien arrivé en Guadeloupe	7
L'immigrant indien dans la Guyane de la seconde moitié du XIX ^{ème} siècle	8
Bilan de l'immigration indienne en Guadeloupe 14 ans après l'arrivée de l'Aurélie	9
Le quotidien de l'immigré indien en Guadeloupe 1 an après l'arrivée de l'Aurélie	10
Avant 1861, l'immigration indienne : une parmi d'autres étrangères : les règles communes	11
Quelques aspects administratifs de l'émigration indienne vers les colonies 'à sucre'	12
Sujet 1 : une mise en garde de l'Eglise en Guadeloupe en 1956 : pas de confusion Catholicisme/Hindouisme Sujet 2 : essai de cartographie de l'immigration indienne sur le domaine de Gardel entre 1870 et 1889	13
Vers la disparition des institutions dédiées à la population indienne immigrée en Guadeloupe	14
1838, Guyana : à l'origine de l'immigration indienne dans la Caraïbe anglophone	15
L'arrivée des migrants indiens en Guadeloupe, les dépôts d'immigrants	16
Les débuts de l'immigration indienne au Surinam	17
L'immigration indienne dans les débats du Conseil général de la Guadeloupe – session de 1868	18
Le débat sur l'immigration indienne au Conseil général de la Guadeloupe en 1854, An I de cette immigration	19
Un réquisitoire de 1872 contre l'immigration indienne en Guadeloupe	20
Sujet 1 : débuts de l'immigration indienne vers les colonies anglaises Sujet 2 : compléments d'information concernant quelques uns des 93 convois listés dans le numéro 1	21
1829/1854, l'Île Maurice initie l'immigration indienne dans les colonies à sucre de l'Europe	22
Les débuts de l'immigration indienne à la Réunion, des débuts à 1866	23
Sujet 1 : détails de la vie quotidienne dans l'immigration indienne en Guadeloupe Sujet 2 : en marge de l'immigration indienne : l'unique ' convoi madérien ' de la Guadeloupe	24
Sujet 1 : une mortalité indienne hors normes à Terre-de-Haut Sujet 2 : actualisation permanente(N°1) 1 du dossier des convois indiens introduits en Guadeloupe	25
Sujet 1 : les dépôts d'émigrants en Inde. Sujet 2 : quel 'code' régissait l'état-civil des natifs de l'ancienne colonie française en Inde ?	26
Sujet 1 : 1853 - arrivée de l' <i>Aurélie</i> en Martinique, premier convoi indien des colonies françaises de la Caraïbe Sujet 2 : Indo-descendants des Antilles françaises : Illusion d'une remontée généalogique au-delà de l'Aurélie	27
Le cadre juridique de l'immigration indienne dans les colonies françaises à partir du 1 ^{er} juillet 1862	28

...et du présent numéro :

Sujet 1 : Quelques aspects de l'immigration indienne au Surinam

Sujet 2 : Nouveaux éclairages sur le convoi indien du Sigisbert-Cézard

Sujet 3 : Un auteur/acteur tamoul contemporain : Antonyhasan Jesuthasan

Intro...

L'esclavage fut supprimé dans la colonie hollandaise du Suriname bien plus tard qu'en Guadeloupe : en 1863, soit 9 ans après l'arrivée de l'*Aurélie* à Pointe-à-Pitre et 2 ans après la convention franco-britannique ouvrant le territoire indo-anglais aux recrutements pour le compte de la Guadeloupe. De surcroît, si les engagés hindoustanis (indiens) furent nombreux au Suriname, les javanais (indonésiens) ainsi que les chinois furent également en nombre significatif, quoique moindre.

Ayant accédé à l'indépendance le 25 novembre 1975 sous le nom de République du Suriname - un peu moins de 560 000 habitants et le plus petit Etat continental de l'hémisphère américain - l'ancienne Guyane hollandaise, est l'une des anciennes colonies de l'Europe dans la Caraïbe ayant connu une substantielle immigration indienne post-abolitionniste.

Peu de jours passés dans sa capitale, Paramaribo, suffisent à mesurer la réelle prégnance - à côté des autres empreintes historiques également fortes - de celle laissée par l'immigration indienne dans la société surinamaïse contemporaine : tant par ses racines coloniales tributaires de l'esclavage et des différents engagismes post-esclavagistes, que des immigrations plus récentes et non réglementées qui, toutes, se fondent plus ou moins harmonieusement dans le *melting-pot* surinamaïse contemporain.

Kahe Gaile Bides ? Why did you go overseas ? tel est le titre – en *bhojpuri*, l'une des langues du nord-est de l'Inde, et en anglais – du livre-source documentaire du premier sujet de ce nouveau numéro d'*Aurélie* ; un ouvrage de facture universitaire (*). **Pourquoi êtes-vous partis au-delà des mers ?** la question ainsi posée s'adresse en fait à deux catégories de migrants :

- **D'abord aux Indiens** qui, à partir de 1834 (vers l'Île Maurice) quittèrent la région de **Bhojpuri** pour émigrer, et singulièrement entre 1873 et 1916, vers la colonie hollandaise du Suriname.
- **Ensuite à leurs descendants indo-surinamaïse** qui, à partir des années 1970 émigrèrent du Suriname vers les Pays Bas, dans le contexte particulier de l'accession à l'indépendance du Suriname.

Toutefois, *in fine*, le principal fil conducteur du livre est avant tout la recherche de 'ce qui reste' encore de culture indienne *bhojpurie* au Suriname, et aussi de culture *bhojpurie-surinamaïse* aux Pays-Bas ; tout autant que ce qui, sous l'angle de la culture *bhojpurie* pourrait encore faire lien entre son foyer géographique originel indien et ses diasporas contemporaines, singulièrement surinamaïse et néerlandaise.

Ce 29^{ème} numéro d'*Aurélie* s'intéresse à la première catégorie de migrants en ce que son histoire fait écho à l'immigration indienne en Guadeloupe, tant par les ressemblances que les dissemblances, mais également car elle a donné naissance à une culture populaire de l'émigration – *bidesia* – du peuple *bhojpuri*, devenue traditionnelle et patrimoniale de ce peuple.

(*) *Kahe Gaile Bides ? Why did you go overseas ?*, sous-titrée : 'on *Bhojpuri* migration since the 1870's and contemporary culture in Uttar Pradesh and Bihar, Suriname and the Netherlands. Publié chez Mango Books – ISBN 978 81B906804 3 1 et ISBN 978 90 6832 740 3 – l'ouvrage est le résultat d'un travail universitaire conduit en Inde, au Suriname et au Pays-Bas en 2005 / 2007 dans le cadre du programme de recherche dit *The Bidesia project*.

Quelques aspects de la migration indienne au Surinam...Bidesia

Il faut rappeler qu'après l'abolition de l'esclavage dans ses colonies (1833/1834), le gouvernement britannique considéra les ressources de l'immense réservoir humain de son empire colonial des Indes comme la principale alternative au tarissement de l'ancienne main d'œuvre servile, désormais totalement disparue et seulement partiellement reconstituée à partir de nouveaux libres désormais rémunérés. Ceci précisé, lorsque l'on parle de cette migration anglo-indienne, il faut se garder d'imaginer que ces personnes qui partaient ainsi vers les lointaines colonies de l'Europe venaient de tout le territoire de l'actuel Etat constitué (en 1947), sous le nom officiel de République de l'Inde.

De fait, le principal bassin émetteur d'une telle main d'œuvre indienne vouée à '*s'engager*' en Guadeloupe, au Suriname ou dans n'importe quelle autre colonie de l'Europe fondée sur l'économie cannière, était celui du peuple **bhojpuri**. Dans une moindre proportion, d'autres peuples des actuels Etats (fédérés) indiens du *Bihar* et de l'*Uttar Pradesh* - comme le peuple des *Bhojpuris* - alimentèrent également ces flux migratoires ; le livre-source consulté cite principalement trois de ces peuples issus respectivement de régions de ces Etats et ayant pour nom *Braj*, *Awadh* et *Magahi*.

Le sujet de l'immigration indienne au Suriname a déjà été abordé, une première fois, dans le numéro 17 d'*Aurélié* auquel ce 29^{ème} numéro apporte des précisions supplémentaires issues de cet ouvrage. Si le **tamoul** fut la principale langue des immigrants indiens en Guadeloupe, le **bhojpuri** fut celle parlée par le plus grand nombre des Indiens ayant immigré au Suriname.

Entre le 26 février 1873 et le 24 mai 1916, environ 34 000 Hindoustanis (Indiens) originaires de cet espace 'bhojpuriphone' migrèrent vers le Suriname. Leurs descendants forment aujourd'hui la composante la plus importante de l'actuelle société, pluriethnique et cosmopolite, du Suriname. Ils venaient du Nord-Est de l'Inde, plus précisément de l'espace mitoyen des régions du *Bihar* et de l'*Uttar Pradesh* où est parlée cette langue. Sans doute, certains d'entre eux devaient être au nombre des 'Calcutta' - surnom alors donné aux Indiens qui appareillèrent de ce port vers la Guadeloupe, singulièrement après 1861.

Dès lors, la question est : pourquoi spécifiquement cette provenance géographique particulière ?

- **Bhojpuri : une région cannière émergente au XIXème siècle**

Ce vaste espace culturel indien singulier du **Bhojpuri** a en commun avec les colonies à sucre de la France - entre autres métropoles coloniales européennes d'alors - d'avoir également été, dès les débuts du XIXème siècle, un **important bassin cannier indien à l'origine d'une puissante économie cannière** et, corollairement, avoir donné naissance à une **main d'oeuvre agricole bhojpurie** formée aux métiers de la canne, et dont une partie significative migrerait vers le Suriname - entre autres colonies sucrières de l'Europe de par le monde - pour y travailler dans les champs de canne en qualité d'*indentured* (engagé)....

Des profils déjà spécialisés et que l'on retrouvait sans doute en assez moindre proportion, parmi les Indiens *engagés* sur les habitations guadeloupéennes de l'époque ; si du moins l'on se réfère aux récriminations récurrentes des engagistes guadeloupéens quant à la qualité des recrutements opérés en Inde pour leur compte, par les *maistris* (équivalents tamouls des *arkatiyas* dans l'espace 'bhojpuriphone').

- **Bhojpuri : une région en crise sociale à partir de 1857.**

Cependant, révolution industrielle et autres révolutions du XIXème siècle aidant, à partir de 1857 – année de brutale crise majeure et 'd'évènements' violents dans cette partie de l'Inde – tous les clignotants d'une violente régression sur tous les registres socio-économiques - misère, chômage, famine, insécurité, insalubrité...- passent, brutalement au rouge le plus vif pour la très grande majorité des peuples précédemment mentionnés ; singulièrement le peuple **bhojpuri**. Dès lors, toute 'publicité' laissant espérer un avenir meilleur ailleurs avait de fortes chances de transformer 'l'exclu' de **Bhojpuri** en candidat à l'émigration. Dans ce contexte, l'émigration apparaît alors aux autorités de l'Inde anglaise comme une possible soupape de décompression sociale. Elle sera dès lors favorisée par l'autorité anglo-indienne, car c'est également sous cet éclairage qu'il faut

aussi lire les conventions anglo/françaises et anglo/hollandaise du tout début des années 1860 :

Il y a, certes, l'explication de cette nouvelle politique d'ouverture des autorités de l'Inde anglaise qui veut qu'elle soit la contrepartie offerte, notamment à la France et aux Pays-Bas, à la cessation de l'engagement d'Africains (et donc du *convoyage* africain) par ces deux pays...mais tout autant l'autre explication : le souci anglo-indien de prévenir des crises sociales explosives, dans le *Bihar* et l'*Uttar Pradesh* notamment.

- **'Coolie depots', sous/dépôts.**

Dans le double contexte de la naissance et du développement d'une économie cannière dans ces régions tout au long du XIX^{ème} siècle, et de cette politique favorable à l'émigration – *bidesia* , en langue **bhojpurie** - , le port de Calcutta émerge alors comme port 'cannier' indien et, de façon encore plus importante à partir du tout début des années 1860, lorsque l'autorité anglo-indienne permet aux autres métropoles coloniales européennes impliquées dans la filière canne de recruter, sur l'immense territoire de l'Inde anglaise, des agriculteurs dits *coolies* et appelés à être *coolies indentured* dans leurs lointaines colonies d'engagement.

Calcutta devint ainsi le principal '*coolie depot*', d'où appareillèrent les '*coolie ships*', cap sur les différentes colonies à sucre de l'Europe telles, par exemple, la Guadeloupe (française) ou le Suriname (hollandais) etc...En sus de ce dépôt principal de Calcutta, un réseau de *sous-dépôts* situés en des lieux stratégiques maillaient le nord de l'Inde ; la source consultée en cite quelques uns : *Allahabad, Kanpur, Lucknow, Faizabad, Benaras, Ghazipur, Buxar*.

- **'Arkatiyas'**

Tandis que l'agent principal qui coiffait le dépôt de Calcutta était au sommet de 'l'organigramme' de cette filière de recrutement, les sous-agents de ces sous-dépôts - des *arkatiyas* qui disposaient d'un vaste réseau dans les villages relevant de leurs sous-dépôts - écumaient les grands rassemblements populaires : pèlerinages, fêtes villageoises, manifestations en plein air etc... ;ils opéraient également aux abords des gares ferroviaires où ils étaient connus pour parfois se livrer au kidnapping.

Jamais à court d'idées, ces *arkatiyas* recruteurs racontaient de merveilleuses 'histoires à dormir debout' à une population socialement fragilisée, particulièrement réceptive et qui les croyait d'autant plus

facilement qu'ils adossaient subtilement leurs racontars au fond mythologique de l'hindouisme pour entraîner l'adhésion de leurs 'prospects'. Par exemple, lorsqu'ils devaient utiliser le mot 'Suriname' ils prononçaient 'Sri Ram tapu', instillant subtilement l'idée que le Suriname était le lieu où résidait 'Sri Ram'...établissant ainsi dans les esprits un lien subliminal entre le Suriname et le paradis de Sri Ram.

Par-delà la facilité d'ainsi instrumentaliser une croyance religieuse, le piège était d'autant plus facile à dresser que les *arkatiyas* ciblaient des villageois crédules, souvent incultes, qui n'avaient jamais quitté le village et n'avaient pas la moindre idée du monde immédiatement extérieur ; *a fortiori* des lointains univers ultramarins créoles. Les *arkatiyas* savaient être si convaincants que leurs 'proies' pouvaient avoir le sentiment de s'être rendues de leur plein gré d'abord au sous-dépôt, puis au dépôt principal où, formellement, ils acquiesçaient définitivement.

S'il est vrai que la très grande majorité était pauvre, crédule, inculte il y eut également parmi les personnes convaincues par le bagout des *arkatiyas* quelques-unes qui étaient éduquées et pas toujours miséreuses, mais n'en furent pas moins abusées que les autres.

- **Le train : première étape du convoi indien.**

Une fois ces 'prospects' convaincus (car souvent abusés), l'étape suivante consistait alors à acheminer ces futurs *indentured*/engagés vers Calcutta en vue de l'embarquement, puis de l'appareillage vers le Suriname ou toute autre lointaine colonie européenne. En Inde du nord à cette époque, le train – de passagers et/ou de marchandises – sera le moyen d'acheminement des **Bhojpuris** ainsi 'recrutés' par les *arkatiyas* : d'abord vers les sous-dépôts, puis vers le dépôt principal de Calcutta.

Limité au milieu du XIX^{ème} siècle, le réseau ferroviaire couvrant l'aire de recrutement du réseau des *arkatiyas* et reliant les sous-dépôts, ainsi que ces sous-dépôts au dépôt principal de Calcutta, se développera au fil du temps ; notamment à compter de 1861/1862 et tout le temps que durera cette migration indienne réglementée au départ de Calcutta.

- **Après le train, les autres étapes...**Du processus administratif de l'émigration à la *geste* populaire du migrant : la culture **bidesia**

Mot de la langue parlée par les **Bhojpuris**, le mot **bidesia** pourrait se traduire par *émigration* et, plus particulièrement dans le contexte de cette migration spécifique post-abolition, par émigration lointaine, au-delà des mers et par-delà les inquiétantes abysses océaniques du *Kala Pani* (les

sombres et dangereuses eaux des océans de la croyance hindoue qu'il était interdit de franchir sous peine de perdre sa caste et rompre le cycle de ses réincarnations...ce qui ne devait pas aller sans poser problème aux passagers indiens des *coolie ships* en route vers des engagements...précisément ultramarins).

Une fois débarqués du train et rendu au dépôt central de Calcutta, le futur *engagé* franchissait les étapes suivantes, et bien balisées, du parcours classique qui le conduirait du dépôt des *émigrants* de Calcutta aux dépôts des *immigrants* de Paramaribo, Pointe-à-Pitre et des autres colonies visées par les conventions-cadres du début des années 1860, entre l'Angleterre et d'autres métropoles coloniales européennes : singulièrement et essentiellement, la France et les Pays-Bas.

Vu à travers le seul prisme de la *réglementation* des différentes étapes de ce parcours du migrant indien vers ces lointaines colonies de l'Europe, il n'y a rien de véritablement spécifique à dire concernant la 'destination Paramaribo'...qui n'ait déjà été écrit dans *Aurélié* ou ailleurs à propos des destinations Pointe-à-Pitre, Saint-Pierre ou Cayenne : l'esprit de cette réglementation est en effet commun, qu'elle s'écrive en français, anglais ou néerlandais et les grandes lignes en sont les mêmes...

...Mais, au *plan humain*, ce processus administratif de la migration **bhojpurie** devient une *geste* au travers les oeuvres d'artistes qui explorèrent et restituèrent le tréfonds des émotions et sentiments nés de l'*arrachement*, de *bidesia* ; ils lui donnèrent alors une expression culturelle populaire sur différents registres artistiques, de la poésie à la musique en passant par le sacré et la cuisine. Cette sorte de corpus artistique polyphonique populaire deviendrait traditionnel, patrimoine et un marqueur de l'identité **bhojpurie**. Toutes ces productions artistiques convergeaient vers l'unique questionnement qui les sous-tendaient toutes, *Why did you go overseas ? Kahe gaile bides ?*

Du recrutement du villageois **bhojpuri** jusqu'à son embarquement à Calcutta et l'appareillage de son *coolie ship* vers le Suriname, la Guadeloupe où toute autre lointaine colonie de l'Europe, les différentes étapes de ce parcours administratif du migrant **bhojpuri** étaient en effet émaillées d'anecdotes, faits-divers, mais également, questionnements quasi existentiels et affects divers et variés qui, mis bout à bout, finirent en effet par esquisser comme une *geste* épique de ces migrants, celle de l'exil des **bhojpuris**.

Se nourrissant des sentiments nés de cet *arrachement*, de nostalgie et parfois de regrets aussi, cultivant de différentes façons (chants, poèmes, danses, alimentation, sacré, langue etc..) le souvenir du pays perdu, ces migrants donnèrent progressivement naissance à une sorte de culture **bhojpurie...offshore** là où ils immigraient ; singulièrement au Suriname. En même temps et par différentes expressions artistiques, ceux restés au pays **bhojpuri** donnaient aussi naissance à toute une culture liée à cette même **bidesia**, émigration et exil souvent définitif. Le tout forme un ensemble polyphonique de cultures populaires structurées autour de cette **bidesia** : parfois située quelque part entre *spleen* et *fado*, cette culture **bidesia** est quelquefois revisitée par *Bollywood* à notre époque.

- **Quelques échantillons de l'expression culturelle Bidesia.(*)**

(*) recopie de la traduction anglaise du texte bhojpuri...tels que, l'un et l'autre, publiés dans le livre-source.

Recueillie et retranscrite par un voyageur d'un **train** se rendant à Calcutta, cette chanson fredonnée par les quelques femmes d'un groupe de futurs engagés en route vers le dépôt central de cette ville, dit quelque chose de la réalité humaine de la **bidesia bhojpurie...**

The train came from the east and the ship came from the west and took my husband away my husband away

Railway has become my co-wife who has taken my husband away

Rail is not my enemy, ship is not my enemy, money is my enemy

Which makes my husband go from country to country

I have no hunger, I have no thirst, I feel very loving towards him

When I see his face I feel very affectionate

I will make one seer of wheat last one year but I won't let my husband go away

I will keep him in front of my eyes and not let him go away.

Autre exemple de 'chants de l'exil' de ces Indiens, une fois arrivés au Suriname et réalisant l'ampleur de la désillusion ...ces quelques lignes extraites d'une chanson populaire de cette **bidesia bhojpurie** :

The ship started from Calcutta,

But there was nobody with me.

My brother, father, and also the colorful Holi festival all got left behind.

Arrived in Suriname, followed the behaviour of Creoles, Creoles are nothing..

J.C.

Note :

Pour aller plus loin sur la dimension indienne du Suriname au moment (1975) de son accession à l'indépendance, voir notamment : <https://www.monde-diplomatique.fr/1975/12/CASSEN/33588>

2

*Nouveaux éclairages sur le convoi indien du
Sigisbert-Cezard.*

Le *Sigisbert-Cezard* est connu pour être le premier convoi indien arrivé en Guyane. Ce convoi est également connu pour avoir été initialement destiné à la Guadeloupe mais, *in fine*, il parviendrait à Cayenne où il débarquerait son convoi d'immigrants, dont le plus grand nombre resterait en Guyane. Dans un second temps, le reliquat de ce convoi serait acheminé en Guadeloupe par d'autres navires que le *Sigisbert-Cezard*. Le sujet a déjà été évoqué par *Aurélié*, singulièrement dans le numéro 3, et la question spécifique à ce convoi demeure : pourquoi ce changement de destination finale ? Dans la dernière livraison du *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, une étude (1) exploite des documents qui n'avaient pas encore été utilisés et éclaire d'un jour nouveau la réponse à apporter à cette question. Pour mémoire, en l'état des sources - peu nombreuses et moyennement fiables - jusque-là investiguées car faute d'en avoir découvert d'autres, l'on conjecturait alors, entre hypothèse et interprétations, que ce pouvait être une 'manœuvre', voire une sorte de 'coup tordu' qui expliquerait ce détournement. Les récents travaux de Jacqueline Picard (1) conduisent à reconsidérer cette hypothèse au profit d'une réalité bien moins tortueuse et éliminer toute conjecture de ce type. Il s'agit, plus simplement, d'un échouage non délibéré survenu au près de Cayenne, entraînant le débarquement imprévu et l'immobilisation forcée d'environ 800 Indiens en Guyane : une opportunité de recrutement *d'engagés* que saisira le patronat agricole guyanais, le gouverneur de la

Guyane ayant en effet décidé, faute de pouvoir l'acheminer vers la Guadeloupe, de répartir cet imprévu contingent entre les habitations de sa colonie. L'article précité, particulièrement bien documenté, est à lire pour en savoir davantage sur le dossier du *Sigisbert-Cezard*.

J.C.

- 1 Jacqueline PICARD, *l'immigration indienne et les désastres du Sigisbert-Cézard* – in N° 179 du Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe, janvier/avril 2018.

3

Antonythasan Jesuthasan , auteur et acteur tamoul contemporain

Transversale, l'aire tamoule est commune à plusieurs territoires nationaux par-delà les frontières des Etats contemporains, et le tamoul **Antonythasan Jesuthasan** est srilankais.

Né dans le nord du pays en 1967, il rejoint les *Tigres de Libération de l'Islam tamoul* au début des années 1980, lorsqu'éclate le conflit entre Tamouls et Cinghalais. C'est dans ce contexte qu'il consacre le temps qu'il ne passe pas aux opérations de guérilla à ses débuts en écriture ; certes de pièces de propagande...mais écriture tout de même ! cependant la tournure violemment dévastatrice que prend la guérilla, ainsi qu'une orientation idéologique qui lui apparaît vite erratique et dévoyée le conduisent à s'en distancier ; s'en échapper même pour rejoindre les chemins de l'exil qui, au début des années 1990, le conduisent en France où il obtient l'asile politique en 1993 et où il vit désormais ; à Sevrans, en banlieue parisienne.

Ayant fui les horreurs de la guerre, il fait alors l'expérience de la misère en terre d'asile et aussi de la suspicion qui peut régner entre migrants. Son œuvre littéraire, prolifique et en partie autobiographique, reflète les 'péripéties' de la vie de migrant puis d'immigrant en situation régulière et irrégulière. Ecrits en tamoul, ses livres sont traduits en anglais sauf, pour la première fois très récemment, un recueil de six nouvelles traduit en français et intitulé ***Friday et Friday*** (*).

En parallèle à son activité d'auteur – principale à ses yeux – il mène, depuis 2011, une carrière d'acteur et le fait avec un certain bonheur puisqu'entre autres distinctions, il reçoit un *César* en 2016. Contestataire dans l'âme, c'est également un homme engagé dans nombre de combats sociaux et sociétaux de notre temps, notamment contre le système des castes. A l'évidence, un auteur tamoul à découvrir –

Sources :

- Rubrique littéraire du numéro 2791 (3mai au 9mai 2018) de 'L'Obs'.
- Wikipedia

(*) Editions Zulma, 144 pages – 16,50 €

4

Jaipal...

Les sources documentaires anciennes ne permettent pas uniquement l'écriture d'articles dits sérieux, mais autorisent parfois le romanesque historique...C'est à cet exercice plus léger, sollicitant pour partie l'imagination et nécessitant la création de personnages, que je me suis essayé dans la nouvelle qui suit, sous le titre Jaipal et les siens. S'agissant du fond historique, elle prend appui sur les précédents numéros d'Aurélié mais également - et très largement, car essentiellement sous forme d'extraits remaniés - sur un roman historique que j'ai publié en 2016. C'est dire que cette nouvelle parle d'immigration indienne à Néomundo, pays à peine imaginaire, à partir de 1854.

Jaipal, tel est le nom de cet immigrant indien fictif, engagé symbolisant tous les immigrants indiens du contexte particulier de cette époque. Il débarque de l'Aurélié le 25 décembre 1854 et meurt à Néomundo à la fin des années 1880. Principal personnage de cette courte nouvelle, à son arrivée il rencontre Songo et Joshua, deux personnages issus d'une autre histoire que la sienne : celle de l'esclavage à Néomundo, puis de son abolition. Débute alors le lent processus de sa déculturation et de son corollaire : sa créolisation progressive. De génération en génération, ce processus transformera les descendants de Jaipal – et, plus largement de façon indistincte, tous les héritiers de l'histoire de Néomundo - en Néomundiens d'aujourd'hui, ayant en propre et en partage cet entre-soi créeole singulier et unique, issu de l'histoire générale du Nouveau Monde - J.C.

JAIPAL ET LES SIENS

1

Trois mois avant la célébration de la messe de minuit dans les églises de Néomundo, Jaipal fixait l'horizon. Nous étions en 1854. La ligne d'horizon marquait le début du *Kala Pani*, ces inquiétants abysses océaniques de la croyance religieuse hindoue. Natif de Karikal, Jaipal était tamoul.

Abîmé dans ses réflexions, le jeune *couli* était assis sur la terre battue du dépôt, au bout du bout méridional de ce gigantesque et lointain continent. L'on pouvait imaginer que ses réflexions étaient graves. Un ultime débat intérieur, entre ce qui était encore réversible et ce qui ne le serait plus bientôt, agitait tout son être. Sans vraiment s'en douter, Jaipal venait de choisir l'irréversible : demain, il voguerait sans retour vers Néomundo.

Du dépôt, il pouvait d'ailleurs voir l'*Aurélié*. Ancrée à faible distance, elle lui faisait des œillades enjôleuses, et même aguicheuses. Le voilier battait pavillon dont Jaipal pouvait distinguer les couleurs sans savoir identifier la nationalité. Un peu chahuté par une houle qui n'est pas toujours tendre sur cette côte de Coromandel, le *coolie-ship* attendait sa cargaison. Des quasi esclaves rebaptisés engagés indiens, mais ce n'était pas ce qu'on leur avait expliqué. Evidemment !

Depuis plus d'un mois, avec quelques dizaines d'autres, Jaipal était comme séquestré. Maintenant accroupi dans le dépôt de la *Compagnie des coulis migrants* qui faisait face à la mer, le jeune homme était en proie à une légère angoisse. Il commençait seulement à réfléchir à sa situation.

Dans ce dépôt, l'on entendait parler toutes sortes de langues. Lui, Jaipal, c'était le tamoul, mais d'autres parlaient le malayalam, le bengali, le kannada, le télougou, mais aussi l'urdu. Jaipal avait noté que trois de ses compagnons parlaient la langue des blancs...mais ceux-là faisaient-ils toujours partie des siens, s'interrogea-t-il ? Rares étaient ceux qui se connaissaient, mais tous fuyaient quelque chose et d'abord la misère sous toutes ses formes, indiennes et universelles.

Les miséreux étant aussi souvent crédules, ceux-là avaient tout gobé, les promesses, les rumeurs, les *maistrys*, ces recruteurs stipendiés de leur race, les *sahibs*. D'avoir cru en avoir cru, ils se retrouvaient aujourd'hui dans ce triste dépôt, en partance vers un Eden fantasmé.

Tout était allé si vite, que Jaipal n'avait pas bien saisi ce qu'il fallait comprendre, et encore moins deviné ce qu'il aurait fallu saisir. Quelques

petites choses lui avaient tout de même semblé bizarres depuis qu'il avait quitté son village pour rejoindre le port, et d'abord cette lueur à peine perceptible ; celle qui clignote habituellement dans les yeux de tous les filous du monde depuis l'aube de l'humanité.

Jaipal avait cru la discerner dans le regard des quelques personnes rencontrées à chacune des étapes décisives de ce chemin, bien trop facile, qui l'avait conduit de son village à cette salle de transit vers le *Kala Pani* et, demain, l'enverrait vers l'inconnu. Ce qu'il avait lu dans leurs yeux lui disait qu'un piège diabolique se refermait tout doucement sur lui, mais il préférait penser que c'était la fatigue qui le rendait méfiant à mauvais escient.

Il avait d'abord trouvé raison de s'inquiéter dans les yeux de ce *maistry* farandoleur venu allécher les gens de son village pour le compte d'un autre au regard enjôleur. Ce dernier les avait alors rabattus, lui et les autres, vers la ville et un troisième *maistry*, borgne celui-là, qui les avait acheminés vers les blancs du dépôt. Même dans les yeux bleus de l'expéditif médecin de la marine, blanc et couperosé, qui l'avait soi-disant examiné, il avait cru lire des choses. Tout comme dans ceux des autres blancs, ces *sahibs* de l'administration qui vibronnaient alentours.

Le regard fuyant de l'interprète, qui lui ressemblait à s'y méprendre, n'avait pas non plus échappé à ses interrogations, pas davantage que les yeux rieurs de ce blanc créole, originaire de Néomundo, qui lui avait donné 15 roupies de la part de la *Compagnie des coulis migrants* pour l'envoyer aller, comme il disait drôlement. A quelques encablures, le *coolie-ship* attendait.

Quelqu'un avait alors trempé d'autorité son pouce gauche dans de l'encre violette, puis l'avait appuyé au bas d'un papier couvert de cachets. Tout le monde semblait subitement pressé. Quelque chose d'important, et qui avait eu pour résultat d'accélérer l'organisation du prochain départ de l'*Aurélie*, avait dû échapper à la vigilance de Jaipal ; l'appareillage du *coolie-ship* était en effet proche.

Ce n'était pas le gros doute mais déjà l'angoisse légère qu'il pouvait encore chasser à ce stade. Le rat ne faisait que trotter discrètement dans sa tête, mais il ne l'empêcherait nullement de dormir la nuit prochaine.

Cela serait réservé à demain, peut-être après-demain sur le bateau et, très sûrement, dans une petite centaine de lunes, lorsqu'il mettrait pied à terre à Néomundo, après un voyage dix fois plus long que ce qui leur avait été promis. Il avait même été question qu'ils reviennent régulièrement au pays pour quelques jours, leur avait menti le *maistry* farandoleur. Pour l'heure cependant, Jaipal chassait de son esprit toute pensée qui pouvait polluer son rêve de vie meilleure et observait tout ce qu'il pouvait apercevoir de cette agitation, urbaine et portuaire, qu'il découvrait pour quelques heures encore, depuis son dépôt bien gardé.

C'était cette petite ville côtière qu'il avait fini par imaginer être la porte d'entrée de toutes les rédemptions possibles de sa misérable vie, auprès de ses misérables parents et dans son encore plus misérable *aldée*, improbable village de la campagne indienne ainsi dénommé par l'Europe...Et, pour avoir un jour de 1854 répondu 'présent' à l'appel d'un *maistry* farandoleur, c'était là aussi le début de la nouvelle vie d'un jeune tamoul qui s'achèverait à Néomundo à l'extrême fin des années 1880...

La traversée durerait 89 jours que Jaipal n'oublierait jamais... Le voilier avait fait les escales habituelles de la route maritime du Cap et, un peu plus de deux mois après avoir quitté le dépôt, il remontait l'océan vers sa destination.

Les migrants avaient été autorisés à prendre l'air sur le pont, quelques jours avant l'arrivée, conformément au règlement qui fixait strictement les conditions de ces promenades hygiéniques. Un ou deux d'entre-eux, plus résolu que Jaipal, en profiteraient pour se suicider en se jetant à l'eau. C'était autant de drames humains individuels qui, à l'arrivée, seraient réduits à leur seule dimension statistique exprimée en froids et globaux pourcentages désincarnés.

Jaipal l'indien avait vite compris qu'il avait été trompé sur la durée du voyage. Comme Blancpain, l'engagé européen du XVIIème siècle, il pensait qu'il le serait aussi sur le reste. Comme Songo, l'esclave africain qui succéderait à Blancpain et qu'il remplacerait, Jaipal s'était rapidement convaincu que son voyage serait aussi sans retour. En trois mois de traversée, il vieillirait de dix ans et, plus d'une fois, penserait à s'enfuir dans la mort. Son courage étant cependant moins affirmé que son désespoir, il ne sauterait pas.

Vint enfin un jour différent de tous ceux qui l'avaient précédé car l'on vit bien plus d'oiseaux et de bois flottés. L'on sut alors que le dernier jour n'était plus loin et la navigation se fit plus paisible. Seuls les plus vaillants des migrants se déplaçaient librement sur le pont car il y avait blessés et malades dans la cargaison humaine. Enfin, le 25 décembre 1854, l'on arriva à bon port à Néomundo et le médecin de l'administration coloniale, monté à bord, se déclara satisfait car les statistiques étaient globalement correctes.

A terre, les choses s'organisaient et, dès que possible, la foule des indiens dûment cornaqués serait au contact de celle de leurs attributaires (c'est ainsi que l'on disait). Blancs-créoles sauf exception, les colons *engagistes* de Néomundo avaient 'réserve' de longue date auprès de l'administration de la colonie, conformément à la procédure. C'est elle, en effet, qui organisait et subventionnait toute cette immigration réglementée. Ils venaient donc prendre livraison de leur commande de bras indiens importés – les *engagés* - pour les transférer dans les cases de leurs habitations, qu'avant-hier encore occupaient leurs esclaves.

3

Descendu des terres historiques du marronnage à Néomundo, le très vieux Songo était venu, lui aussi, assister à cet événement extraordinaire pour la colonie et qui dépassait infiniment son entendement d'ancien esclave : l'arrivée à bord de *l'Aurélie*, gros voilier venu d'un lointain pays inconnu, d'un groupe de plus de trois-cents femmes et hommes, noirs comme les siens mais qui n'en avaient pas les traits. Ils n'étaient pas esclaves et

venaient pourtant les remplacer...du moins à ce qui se répétait avec insistance en ville.

Aussi loin que remontait sa longue mémoire, Songo se souvenait n'avoir jamais vu débarquer des navires qui touchaient la colonie qu'hommes libres ou esclaves. S'ils étaient esclaves, ils étaient alors noirs ou de sang mêlé, mais toujours entravés et encadrés ; s'ils étaient blancs c'est qu'ils étaient libres, bien qu'en descendissent parfois, en hommes libres également, quelques non-blancs.

Depuis l'évènement de son rapt en Afrique, sa réduction en esclavage et sa déportation vers Néomundo enchaîné à fond de cale, cette inflexible loi d'airain des couleurs était la seule que Songo avait très longtemps connue dans cette colonie de l'Europe aux Amériques. Mais des gens comme ceux qui débarquaient de l'*Aurélie*, non, jamais il n'en avait vus de sa longue vie de gaillard nonagénaire.

Le très vieux Songo se trompait cependant, oubliait ou peut-être ignorait. Depuis le tout début des années 1850 en effet, la colonie de Néomundo avait fait l'expérience de quelques milliers de travailleurs réputés libres immigrés de Madère, de Chine, d'Afrique et d'autres ailleurs, avant de se rabattre de plus en plus sur l'Inde populeuse.

Méfiant, Songo se disait aussi : *Oui, l'esclavage a bien été aboli à Néomundo depuis six ans déjà...mais ne l'a-t-il pas déjà été une première fois en 1794, puis rétabli huit ans plus tard ?* Or, en ces années 1850, la rumeur courait encore la campagne qu'il pourrait fort bien l'être à nouveau. Il fallait donc rester vigilant car tout cela lui semblait encore assez instable, bien trop proche, trop frais, un peu trop fragile.

Pour sûr, depuis 1848 et en dépit de l'inquiétante rumeur, il n'y avait maintenant à Néomundo - et il n'y aurait d'ailleurs plus jamais - qu'hommes et femmes libres et pourtant, en cette période de la Noël 1854, ces nouveaux arrivants réveillaient sa mémoire douloureuse d'ancien esclave. Ces étrangers misérables perturbaient en effet l'ancien esclave endormi - mais pas mort - qui logerait toujours dans la mémoire et la

conscience de l'homme libre qu'il était devenu tardivement ; aux années de son grand âge.

Ils perturbaient aussi le converti chrétien de force que l'on avait fait de lui, tout autant que le récent citoyen qu'il était devenu, presque par inadvertance. Désormais concitoyen de ce blanc, avant-hier encore son maître, il se souvenait avoir ainsi pu voter pour la première fois en 1849 ou 1850, à moins que ce ne fût en 51.

Adossés à la mémoire de sa longue vie d'avant l'abolition, ces trois Songo se confondaient désormais en la personne du Songo *born again*, d'avril 1848 : un assimilé décomplexé, comme tous les autres Songo sans exception à cette époque.

Aussi noirs de peau que les siens, ces plus de trois-cents qui attendaient de débarquer de l'*Aurélie* semblaient non moins misérables malgré leurs longs cheveux et des traits les apparentant aux blancs. Il sembla à Songo que l'on renouait avec des traditions qu'il avait crues disparues depuis plusieurs années déjà. Comme au vieux temps de l'esclavage, les colons étaient en effet descendus de leurs habitations vers la ville, ses négoce et son port, pour déjà voir la marchandise.

Une fois accomplies les formalités requises et qui pouvaient prendre plusieurs jours, chaque attributaire prendrait livraison de son lot, comme ils disaient. Il s'en retournerait ensuite vers sa *bitasyon*, à la campagne. Il logerait alors son contingent dans les cases de l'ancien quartier des esclaves puis mettrait son petit monde indien au travail, dans les champs désertés par ses anciens esclaves. C'est ce que Songo avait fort bien entendu et retenu des conversations qu'il avait surprises.

Etranger par tradition à toute idée de rémunérer le travailleur car propriétaire d'esclaves de toute éternité, le colon néomundien du mitan du XIXème siècle s'était en effet trouvé confronté à cet inédit défi culturel de son ordre établi – et pour lui difficilement concevable - d'avoir désormais à payer sa main-d'œuvre. De surcroit, une main-d'oeuvre à l'épiderme différent, sauf les rares exceptions de quelques engagistes non blancs. N'en

revenant pas, il s'en était donc parti de par le vaste monde en quête de main d'œuvre agricole la moins chère et la plus exploitable possible.

'*Ces gens venus d'on ne sait où - d'Inde disait-on...Songo ne savait même pas où cela pouvait bien être, l'Inde ! - étaient donc ce qu'ils avaient trouvé de plus apte à être transformés en quasi-esclaves*', avait alors murmuré le vieil homme noir qui eut de la peine pour ces étrangers.

Bien avant eux, il avait tout vécu et tout connu de ce qui leur était promis. Il imagina qu'ils avaient dû voyager dans d'épouvantables conditions, tout comme lui il y avait si longtemps déjà ! Il se dit aussi que, pour réussir un plan aussi diabolique, le Dieu des blancs - qui était devenu le sien par la force des choses coloniales et assimilatrices – devait être très fort, beaucoup plus fort que les Dieux de ses ancêtres ; et aussi de ceux de ces gens dont il ignorait tout. Des images du passé lui revinrent alors.

A ce point précis de ses réflexions, la mémoire d'ancien esclave de Songo fécondait le regard qu'il portait sur l'*Aurélie* en train de manoeuvrer et sa cervelle se bloqua subitement. Elle se refusait à recevoir ce que ses yeux lui donnaient pourtant à voir : des hommes de sa couleur, s'appêtant à débarquer d'un voilier pansu venu du bout du monde, pour faire - librement à ce qu'il avait cru comprendre, mais qu'il ne pouvait croire – les travaux forcés de l'esclave qu'il avait été.

Son ancien compagnon de servitude, l'encore plus vieux Joshua, lui avait bien raconté que, quelques mois plus tôt, un navire encore plus mystérieux que cette *Aurélie* avait vomi de petits hommes...jaunes, pour y faire la même chose que ces *coulis* là, mais il ne l'avait pas du tout cru...Des hommes jaunes ? Cela n'existait pas ! Joshua avait voulu le faire marcher et voilà tout. Malgré son très grand âge, Joshua était en effet resté facétieux et tout le monde le savait bien.

Les plus vieux, comme Songo et Joshua, n'étaient pas déroutés par ce qu'ils voyaient, simplement étonnés de le revoir...Ainsi les *coolies ships* avaient remplacé les navires négriers et Karikal, Pondichéry s'étaient substitués à Gorée. Tout cela ramenait Songo très loin en arrière.

Lui aussi, il avait un jour franchi la passe après un interminable et horrible voyage où, dix fois, il avait pensé mourir. Il faisait partie d'une cargaison d'ébènes (ainsi qu'ils disaient) et le voyage avait été si éprouvant qu'à l'arrivée on avait compté 6% de déchets (ils parlaient également comme cela)...Dieu, comme c'était loin ! Mille et une fois racontées dans toutes les langues du monde, l'histoire de Songo se reproduisait toujours à l'identique dans ses très grandes lignes.

Rendu pensif par la puissance évocatrice de son imagination, Songo se revit alors à travers ces pauvres hères, hagards, qui foulaient une terre inconnue. Personne ne le vit et pourtant quelques-uns ont affirmé que ses yeux s'embuèrent à cet instant. Il faut les croire.

Depuis les abords du quai du principal port de Néomundo, Joshua et Songo observaient les ultimes manœuvres du capitaine de l'*Aurélie*. Le bâtiment se rapprochait lentement de son mouillage qui n'était pas trop éloigné du quai et l'on commençait à distinguer confusément ces inconnus agglutinés sur le pont. A mesure que manoeuvrait ainsi l'*Aurélie*, eux regardaient grossir la petite foule de ces inconnus agglutinés aux abords du quai.

A un certain moment, le navire s'approcha suffisamment pour que les regards puissent se croiser ; si près même, que les yeux inquiets du jeune immigrant tamoul tombèrent quelques secondes dans ceux du vieux nègre néomundien. Mystérieusement, ce furtif regard échangé scella un pacte tacite car Jaipal sut à cet instant qu'il serait le fils spirituel de Joshua. L'année suivante, le 1^{er} mai 1855 précisément, c'est ensemble que, père et fils spirituels, ils seraient à l'arrivée du *Hambourg* lorsqu'il vomirait le second convoi indien.

Joshua s'était maintenant rapproché de son ami Songo. Ces deux anciens esclaves de l'habitation Gonduc échangeaient sur ce spectacle qui leur

parlait ; surtout à Songo. Ils devisaient encore lorsqu'ils virent un fils Gonduc fendre la foule des attributaires. Ils le perdirent de vue puis le virent à nouveau. Alors, en un éclair, tout s'éclaira pour Songo qui, subitement métamorphosé en oracle inspiré, prophétisa...

- *'Tu vois Joshua, plus cela change et plus c'est la même chose. Les coolie-ships remplacent les navires négriers, des immigrés 'engagés' nous remplacent et nos anciens maîtres sont devenus leurs patrons. Mais, ce pays est devenu le nôtre par la sueur et le sang, le leur aussi et il nous faudra apprendre à vivre ensemble, en créoles. La route sera très longue et encore plus pénible. Il nous faudra nous chercher, nous trouver, nous aimer et être nous, nous à nous. Je crois qu'un jour, dans dix ans, un siècle ou bien plus, quelqu'un dira créolité et donnera ainsi son nom au nouvel humanisme qui sauvera, peut-être, nos lointains descendants : les tiens, les miens, ceux des Gonduc et aussi de ceux-là qui débarquent de ce bateau.'*

Ainsi parla l'homme ! Jamais de sa vie Songo n'avait prononcé de telles phrases et plus jamais il n'en prononcerait. Jamais auparavant il n'avait utilisé certains mots. Jamais il ne s'était hissé à ces hauteurs d'où l'on contemple le passé en entrevoyant tous les futurs possibles. Joshua en resta proprement *estébékoué* et Songo mourut de congestion huit jours plus tard. A l'heure du Christ.

5

Le débarquement n'étant pas prévu le jour de l'arrivée du navire, les deux compères revinrent le lendemain puis le surlendemain afin de ne rien rater de l'évènement, et vint le moment où, leur curiosité satisfaite, plus rien ne retenait Joshua et Songo près de l'enceinte portuaire. La vie néomundienne de plus de trois cent immigrants indiens allait bientôt pouvoir commencer. Ils étaient maintenant regroupés derrière une clôture grillagée d'où ils pouvaient voir leurs attributaires qui les attendaient.

Au terme du voyage, les *maistris* qui les avaient encadrés pendant la traversée - des Indiens comme eux - officiaient encore sur ce bout de quai

néomundien si éloigné de celui de la côte de Coromandel, d'où ils étaient partis trois mois plus tôt. Quelques-uns de ces *maistrys* poursuivraient même ce rôle de chef d'équipe sur les habitations de Néomundo.

Le temps des adieux définitifs arriva, moment émouvant où il fallut se compter pour la dernière fois avant de s'éparpiller. Une quelconque autorité entreprit alors de faire l'appel des immigrants de l'*Aurélie* et un *maistry* tamoul leur demanda de répondre *présent* en levant la main à l'appel de leurs noms qu'il se mit alors à égrener...

ARNASSALOM (<i>fils de Souprayenmestryy</i>) ?	<i>Présent</i>
CHELATTA (<i>fille de Mourty</i>)	<i>Présent</i>
LATCHOUMANIN (<i>fille de Ramessingy</i>) ?	<i>Présent</i>
MOUNIEN (<i>fils de Moutou</i>) ?	<i>Présent</i>
MYANCOULTY (<i>fils de Ramassamy</i>) ?	<i>Présent</i>
RAMESSAMY (<i>fils de Caroupanin</i>) ?	<i>Présent</i>
RANGUI <i>Fils de Pétan</i> ?	<i>Présent</i>
SINGABRAYEN (<i>fils de Moutialcou</i>) ?	<i>Présent</i>

Et ainsi de suite, plus de 300 fois...

Cet ultime appel avait une dimension inédite. Crépuscule d'une vie indienne finie à tout jamais pour beaucoup, il était aussi aube et promesse d'une vie nouvelle et espérée meilleure à Neomundo. Mais l'immigré indien y ferait d'abord l'expérience du regard, souvent méprisant et ostracisant, porté sur lui par le Néomundien hier encore esclave, tout autant que de la maltraitance de certains engagistes.

Ils avaient quitté l'Inde qui jamais ne les quitterait complètement car elle avait voyagé avec eux, ainsi qu'avec les 42 000 autres qui les suivraient jusqu'en 1889. Au fil des 89 jours qu'avait duré leur traversée du *Kala Pani*, une improbable communauté s'était créée à bord de l'*Aurélie*. Une fois foulé le sol néomundien, cette diaspora embryonnaire – nouvelle et infime minorité dans leur pays nouveau à fond noir encadré de blanc - s'éparpillerait au gré des *bitasyons*, mais on se promettait de tout faire pour se retrouver, se revoir et s'entraider.

Ces immigrants de la seconde moitié XIX^{ème} siècle ajouteraient le reflet de l'indianité au chatoiement, jusqu'alors en seuls noir et blanc ou non

métissés, de la créolité néomundienne, : cet unique humanisme salvateur et rédempteur des péchés du passé néomundien et de ses blessures, parfois encore mal cicatrisées et purulentes.

Jack Caïlachon

Aurélié

Bulletin courriel gratuit et irrégulier réalisé par Jack Caïlachon

Dépôt légal : à parution.

Reproduction **autorisée** avec mention de la source et rediffusion **souhaitée** à partir de

'transférer'

j_cailachon@orange.fr